Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Eugène Ionesco

Extrait de la publication

Du même auteur

Romans

Nouvelles Scènes de la vie future, France-Forum, 1977, Atelier Marcel Jullian,1979.

Les Chiens funèbres, La Croix, 1980.

Essais et biographies

L'Avenir se présente bien ou de la Régression en histoire, Éditions Ouest-France, 1984.

Que faire du tragique ?, France-Forum, 1991.

Études sur le théâtre : *Ionesco*, *Beckett*, *Sartre*, *Anouilh*, France-Forum.

Pierre Corneille en son temps et en son œuvre ; enquête sur un poète de théâtre au XVII*e siècle,* Flammarion, 1977.

Pascal, Flammarion, 2000.

Racine, Flammarion, 2004.

Œuvres dramatiques

Nouvelles Scènes de la vie future : création sur France Culture en 1979 ; réalisation : G. Godebert avec P.E. Deiber, F. Chaumette ; création au théâtre d'Enghien en 1983 ; mise en scène : D. Leverd.

Bonaparte en Brumaire ou le Napoléon imaginaire : création sur France Culture en 1981 ; réalisation : G. Godebert avec J. Négroni, A. Duperey, C. Ferrand, M. Bouquet, F. Chaumette, R. Party, R. Coggio, J. Guiomar, H. Gignoux.

Le Conquérant des mots perdus : création sur France Culture en 1984 ; réalisation : Anne Lemaître avec M. Lonsdale, R. Pellegrin.

James Monde ou l'Angoisse du héros en quête d'auteur, 1984.

Y-a-t-il quelque part quelqu'un qui m'aime ? : création sur Radio-Notre-Dame en 1987 ; réalisation : D. Leverd.

La Recherche de l'absolu : adaptation du roman d'H. de Balzac, création sur France Culture en 1986 ; réalisation : E. Frémy avec J. Topart, E. Dandry, C. Laborde, J. Duby, E. Dechartre.

Le Bar de l'Espérance, cinq textes créés sur France Inter en 1986 : *Une femme sans défense* ; *L'Embarras du soi* ; *Un mot peut en cacher un autre* ; *La Paix sur la terre* ; *Le Bar de l'Espérance* ; réalisation : M. Audran avec D. Ceccaldi et M. Simon.

Les Tribulations de Pierre Paul Gédéon Preux, *huissier de justice ou le Miel et l'Amertume* ; création au théâtre de la Plaine en 1986 par les comédiens de Médicis.

Le Jugement de Constantin le Grand : création en 1988 sur France Culture ; réalisation : A. Lemaître avec F. Chaumette, J. Topart, Dora Doll, P. Vaneck, F. Marthouret, P. Galbeau.

suite des œuvres du même auteur en fin de volume

Extrait de la publication

André Le Gall

Eugène Ionesco

Mise en scène d'un *existant spécial* en son œuvre et en son temps.

Flammarion

© Flammarion, 2009.
ISBN : 978-2-0812-1991-5

Extrait de la publication

À ma femme

Extrait de la publication

CHAPITRE I

IMAGES D'ENFANCE ET D'EXTRÊME ENFANCE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'orateur : Eugène, ils disent que tu as fauté.

Eugène Ionesco : ... Ma Rodi, ma femme, la jolie demoiselle Burileanu que j'ai épousée, et que je n'ai pas su rendre heureuse. Je lui ai fait du mal, je l'ai trompée [1].

L'orateur : Il ne s'agit pas de ça, Eugène, ça, ça leur est complètement égal !

Une voix : Il sait bien qu'il ne s'agit pas de ça !

L'orateur : Vous êtes qui, vous ?

La voix : Je suis l'Intervenant extérieur.

L'orateur : Et vous intervenez pour dire quoi ?

L'intervenant extérieur : Je suis la voix qui dit ce qui est. Je suis la voix du réquisitoire.

L'orateur : Ah bon !

L'intervenant extérieur : Et vous, vous êtes qui ?

L'orateur : Je suis l'Orateur.

L'intervenant extérieur : Vous avez retrouvé la parole depuis *Les Chaises* ?

L'orateur : Je suis tombé sur la tête et j'ai retrouvé la parole, oui.

Eugène Ionesco : Le monde m'étant incompréhensible, j'attends que l'on m'explique [2]...

L'intervenant extérieur : Et vous comptez sur cet *orateur* pour vous donner des explications ?

L'orateur : Ce que je peux essayer d'expliquer, c'est la vie magnifique et terrible d'Eugène Ionesco.

L'intervenant extérieur : Il faudrait plutôt dire *la vie grotesque et tragique* d'Eugène Ionesco, aussi grotesque et aussi tragique que celle de Victor Hugo auquel le même Ionesco a consacré en 1935-1936, et sous ce titre, une biographie dont on n'a que la première partie, la seconde étant perdue, à moins qu'elle n'ait jamais été écrite.

Eugène Ionesco : ... Je l'ai insultée... j'ai honte devant ma fille, devant moi-même, devant Dieu... mon Dieu, je lui ai fait tant de mal, tant de mal. Je vous demande pardon. Je lui demande pardon. À ma fille aussi [3]....

L'intervenant extérieur : Radotage sénile ! On vous dit qu'il ne s'agit pas de ça !

L'orateur : Non, il ne s'agit pas de ça, Eugène ! On y reviendra. Essayons de commencer par le commencement.

L'intervenant extérieur : Vous travaillez pour l'auteur de ce livre ?

L'orateur : Pas du tout ! Lui c'est lui. Moi c'est moi. Et moi, c'est le dossier de la défense que je suis chargé de constituer.

L'intervenant extérieur : Exercice difficile et sujet à révision vu le brouillard dont l'intéressé a su envelopper plusieurs épisodes obscurs de sa vie.

L'orateur : Date de naissance, 13 novembre 1909, selon le calendrier julien, 26 novembre selon le calendrier grégorien. Le calendrier julien s'applique en Roumanie jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale.

L'intervenant extérieur : 1909 en effet, et non 1912, comme on peut le lire encore dans bon nombre d'ouvrages. Et il ne s'agit pas d'une erreur, paresseusement recopiée par les biographes et les chroniqueurs. Non ! Lisez la notice du *Who's who du* XX*e siècle*, c'est toujours l'année 1912 qui y est mentionnée comme année de naissance d'Eugène Ionesco. Or, bien entendu, les notices composées chaque année pour le *Who's who* n'ont pu l'être que sous le contrôle de Ionesco lui-même. Il ne s'agit donc pas d'une erreur, mais d'une fausse information diffusée délibérément par l'intéressé. Pourquoi ? Si l'on en croit les confidences que rapporte Emmanuel Jacquart, éditeur de l'œuvre dramatique dans la Pléiade, c'est pour avoir été classé au début des années cinquante parmi les *jeunes auteurs* avec quelques autres, dont Samuel Beckett, qu'Eugène Ionesco a cru expédient de se rajeunir de trois ans. Pour justifier son classement parmi les *jeunes*, il lui a semblé qu'il lui fallait avouer moins de quarante ans. D'où la date de 1912 qui a été ensuite fréquemment reprise, et encore dans des publications postérieures à 1990. Or la date de 1909 est connue depuis le début des années quatre-vingt puisque c'est celle qui figure dans l'*Hugoliade* ou *La Vie grotesque et tragique de Victor Hugo*, rééditée en français en 1982. C'est bien la date du 26 novembre 1909 qui est la bonne.

L'orateur : Ce jeu sur les dates est assez accordé à l'esprit de Ionesco.

L'intervenant extérieur : Très accordé en effet ! Le personnage pousse même le cynisme jusqu'à faire l'aveu de sa fraude dans *Tueur sans*

Extrait de la publication

gages. *Bérenger*, le double de l'auteur, reconnaît qu'il s'est rajeuni de plusieurs années. Son interlocuteur le rassure : « Le code ne prévoit pas de sanction pour ce genre de dissimulations, de coquetteries[4]. » Le procédé signifie qu'il ne faut se fier en rien à ce que dit Ionesco de lui-même. Son œuvre théâtrale comme ses écrits autobiographiques ne sont qu'une longue mise en scène de soi-même d'où toute sincérité est bannie.

L'orateur : C'est tirer d'une fantaisie chronologique des conséquences tout à fait disproportionnées. S'il y a une œuvre marquée du signe de la vérité intérieure de son auteur, je devrais dire des vérités intérieures contradictoires, concomitantes ou successives de son auteur, c'est bien celle d'Eugène Ionesco.

L'intervenant extérieur : Allons donc ! Dès 1935, à vingt-six ans, Ionesco, en faisant le portrait de Victor Hugo, nous livre le sien. Cela se lit en filigrane dès les premières pages de son *Hugoliade*. Ionesco nous montre le jeune Hugo envoyant son ode sur le *Rétablissement de la statue d'Henri IV* à l'Académie de Toulouse pour complaire à sa mère malade qui espère pour lui la notoriété littéraire. L'ode est couronnée. Selon Ionesco, Victor Hugo en tire le principe de toute sa pratique littéraire ultérieure : « Plus tard, et durant toute sa vie, c'est ainsi que Victor Hugo procédera : des poésies, de la littérature, de l'éloquence à la périphérie des grandes douleurs et des événements majeurs de la vie. Il se mit dès lors à l'école de l'insensibilité et de la vanité. Il perdra systématiquement toutes les occasions de vivre les expériences graves, et ses souffrances seront, dorénavant, fausses et littéraires. Il ne s'appartiendra jamais. Il sera condamné à l'insensibilité et à la superficialité, à la vanité, à l'amour vicieux de la gloire et des applaudissements qui lui achèteront toutes ses valeurs spirituelles... En lui transmettant ses ambitions à elle, démesurées, Sophie Hugo lui a assuré sa gloire littéraire. En effet, pour devenir un grand homme, l'unique condition est de le vouloir avec acharnement. Apprendre le métier d'homme célèbre, comme on apprend le métier de menuisier. La caractéristique de la biographie des hommes célèbres, c'est qu'ils ont voulu être célèbres[5]. » Cette passion de vivre dans la mémoire des hommes est la passion des maîtres. Si Ionesco s'était avisé, ce qui est hautement improbable, de suivre, dans les années trente, la production littéraire du chef de bataillon Charles de Gaulle, il aurait pu lire à l'avant-dernière page du *Fil de l'épée* (1932) cette confidence : « On ne fait rien de grand sans de grands hommes, et ceux-ci le sont pour l'avoir voulu[6]. »

L'orateur : Mais que pense Ionesco de cet amour *vicieux* de la gloire et des applaudissements, qu'il prête à Victor Hugo ? « En fait, le génie n'est qu'une longue volonté, infatigable et acharnée. Une volonté sans retournement, sans regrets... L'homme célèbre et génial est celui qui abandonne toutes les choses vraiment essentielles... tous les absolus de l'esprit. L'homme de génie ou de grand talent est un abdiqué de l'esprit, un raté, un non-lucide, monomane, obsédé de lui-même, quintessence de toutes les vanités, tandis que le Saint est obsédé seulement de Dieu. Le génie s'aime lui-même plus qu'il ne devrait aimer les choses... Il n'y a pas d'homme célèbre qui ne soit génial ou célèbre sans l'avoir voulu[7]... »

L'intervenant extérieur : Écrivant en roumain, à presque deux mille kilomètres de Paris, le jeune Ionesco emploie exactement les mêmes termes que Charles de Gaulle, à peu près au même moment.

L'orateur : Mais ce portrait est, pour Ionesco, celui d'un personnage qui lui sert de repoussoir et non de modèle. Je lis dans son *Hugoliade* : « Pour s'accomplir eux-mêmes, les différents Victor Hugo cultivent le talent comme une propriété foncière... Le talent c'est la spécialisation, l'éducation par des exercices et par l'entraînement de quelques qualités d'ailleurs générales. Tout homme moyen peut devenir *tant qu'il veut* (s'il sait vouloir) talentueux et, à un moment donné, même génial. Être talentueux n'est pas plus honorable que d'être riche. Mais plus on s'élève spirituellement, plus on devient pauvre. Le Saint n'a ni génie ni talent[8]. »

L'intervenant extérieur : Le Ionesco de 1935 ne croit pas du tout que le génie soit à la portée de l'homme moyen, et il ne se prend pas du tout pour un homme moyen. Il vient de faire paraître un ouvrage à scandale, *Non*, où il donne libre cours à toute sa dépressive arrogance. La différence entre Charles de Gaulle et lui tient en ceci : alors que le premier fait lucidement l'un de ses possibles autoportraits dans *L'Homme de caractère*, le second projette le sien sur un grand écrivain mort, et l'assortit d'une vertueuse récusation qui lui donne bonne conscience, mais qui ne change rien au fait que ce portrait révulsif constitue son propre programme de vie.

L'orateur : Une tentation peut-être, pas un programme de vie.

L'ancien royaume

1909. Slatina. 26 novembre : naissance d'Eugène Ionesco, premier enfant de Thérèse Ipcar, d'origine française, et d'Eugen N. Ionescu, sujet roumain. Roumain ? Le rappel de quelques données élémentaires

Extrait de la publication

d'histoire et de géographie n'est peut-être pas totalement inutile. Valachie, Moldavie, Bessarabie, Transylvanie, Bucovine, Dobroudja, Banat... cela nous dit bien quelque chose, mais enveloppé tout de même de flou et d'incertitude. On situe ces contrées quelque part dans les lointains de l'Europe de l'extrême sud-est, aux confins de l'Ukraine, de la Russie, de la mer Noire, de la Bulgarie, pas très loin de la Turquie. C'est en effet de ce côté-là qu'il faut regarder. Historiquement, les deux entités structurantes sont la Valachie et la Moldavie. De même que l'Italie a l'allure d'une botte, la Petite Roumanie, telle que le traité de Paris la constitue en 1856, fait penser à un brodequin. Au sud, la Valachie, séparée de la Bulgarie par le Danube ; à l'est, la Moldavie avec pour frontière le Prut ; au-delà, la Bessarabie qui fait partie de l'Empire russe. À vrai dire, si le traité de Paris fonde en 1856 l'autonomie des principautés valaque et moldave, il ne va pas jusqu'à en proclamer l'unité. L'unité ne s'établit qu'à l'initiative des Roumains eux-mêmes. Débordant les calculs des grandes puissances européennes, les assemblées moldave et valaque, auxquelles avait été laissé le soin de choisir leurs princes régnants, prirent le parti, en janvier 1859, de désigner toutes deux le colonel Alexandre Cuza. Trois années plus tard, les deux assemblées fusionnaient pour ne plus en former qu'une seule, donnant naissance à la Roumanie, la Petite Roumanie, dira-t-on entre les deux guerres, lorsque les traités de paix de 1919-1920 auront donné au pays des Roumains son extension maximale.

Qui sont ces Roumains qui ont réussi à s'imposer aux puissances européennes, au point de soustraire les terres qu'ils habitent aux protections et dépendances auxquelles elles étaient assujetties depuis des siècles ? Leur histoire a amplement varié au cours des XIXe et XXe siècles, c'est-à-dire que la représentation que les Roumains se sont faite de leur passé s'est obligeamment accommodée avec les idéologies culturelles des différents courants qui ont, successivement ou simultanément, animé la vie politique du pays.

Le premier fait qui s'impose, c'est la langue : si nombreux que soient les éléments slaves, turcs ou hongrois qui s'y sont intégrés, la langue des Roumains dérive à l'évidence du latin. D'où la première hypothèse : l'empereur Trajan, ayant conquis la Dacie à la suite de deux campagnes militaires, en 101-102 puis en 105-106, des colons en provenance de l'Empire ont chassé les Daces qui avaient survécu aux exterminations guerrières. Dans la première moitié du XIXe siècle, en un temps où ils étaient encore assujettis à l'Empire ottoman, où le panslavisme russe les menaçait autant qu'il les protégeait, où le

Extrait de la publication

mouvement des nationalités redessinait la carte de l'Europe, les Roumains se sont voulus les descendants d'un peuplement latin qui les autorisait à revendiquer le soutien des puissances occidentales. L'école historique transylvaine s'était appliquée vers 1800 à faire disparaître les Daces du passé roumain. Dans le courant du XIXe siècle, les Daces sont réapparus avec des historiens comme Hasdeu (1838-1907). On leur a même découvert une religion, celle du dieu Zalmoxis, dont Mircea Eliade fera grand cas au XXe siècle. Les Roumains apparaissent alors comme une synthèse du peuplement dace et du colonat romain. Domination romaine et mariages mixtes : la langue du vainqueur aura subsisté malgré le retrait des légions au sud du Danube en 271-272, malgré les multiples invasions – Goths, Huns, Gépides, Avares, Slaves, Magyars –, dix siècles au terme desquels le peuplement subsistant se révèle romain de langue, orthodoxe de religion. Aux XIVe et XVe siècles, nouvelle menace : les Ottomans. Invasion des Balkans, franchissement du Danube : malgré la résistance roumaine et quelques victoires intermittentes, la submersion turque semble irrésistible. Successivement, la Valachie et la Moldavie doivent accepter la suzeraineté de la Sublime Porte dont le joug durera plus de trois siècles avec des épisodes héroïques tels l'épopée en 1599-1600 de Michel le Brave. Les principautés doivent payer le tribut. La longue résistance du peuple roumain, encadré par le clergé orthodoxe, traverse les siècles.

Au XVIIIe siècle, le sultan confie le gouvernement des principautés à des fonctionnaires grecs ou hospodars, dont la préoccupation principale est, à l'ordinaire, de rançonner le pays. Pour les Roumains c'est la période phanariote, du nom du quartier de Constantinople, le Phanar, où se concentrent les héritiers de l'époque hellénistique ayant survécu au naufrage de la conquête turque. L'affaiblissement progressif de l'Empire ottoman, la volonté de la France et de l'Angleterre de s'opposer à l'expansion russe, la faveur personnelle de Napoléon III à l'égard des patriotes moldaves et valaques font renaître au XIXe siècle une Roumanie rayée de la carte, enfouie dans les profondeurs du temps, mais non pas morte.

La réécriture de l'histoire roumaine fait brièvement une place éminente aux Slaves durant les années 1950, lorsque la prédominance soviétique s'affirme sans partage. Mais ce sont principalement les Daces qui ont fait un retour triomphal dans l'histoire roumaine, dès le milieu du XIXe siècle. L'extrême droite nationaliste entre les deux guerres, puis le national-communisme sous Ceaucescu leur ont redonné une place que quelques travaux pseudo-scientifiques sont venus opportunément confirmer. La vertu de cette historiographie

était de contrer une autre thèse, dite *immigrationniste,* selon laquelle la population roumaine serait une population de migrants venue d'au-delà du Danube. L'historiographie hongroise avait accueilli avec ferveur cette conjecture, y voyant le moyen de contester les prétentions roumaines en matière territoriale.

Tous les ingrédients d'une comédie loufoque sont réunis dans ce combat autour d'un passé dont la connaissance devrait relever de la seule investigation historique, mais que les idéologies politiques et les intérêts nationaux façonnent au gré des circonstances. L'entreprise a été poussée si loin que l'origine latine de la langue elle-même s'est trouvée contestée, au mépris de l'évidence. La comédie des origines, dans sa variante linguistique, a trouvé son expression dans l'œuvre de Ionesco. Rappelons-nous dans *La Leçon*, cet ample et savant développement du *Professeur* : « Ainsi donc, mademoiselle, l'espagnol est bien la langue mère d'où sont nées toutes les langues néo-espagnoles, dont l'espagnol, le latin, l'italien, notre français, le portugais, le roumain, le sarde ou sardanapale, l'espagnol et le néo-espagnol et aussi pour certains de ses aspects, le turc lui-même plus rapproché cependant du grec, ce qui est tout à fait logique, étant donné que la Turquie est voisine de la Grèce et la Grèce plus près de la Turquie que vous et moi[9]... ». *Le Professeur* est si pénétré de l'importance de son exposé qu' ordonne à l'élève d'en prendre note. Puis il enrichit son propos de quelques considérations empruntées à la linguistique comparée : « Ce qui distingue les langues néo-espagnoles entre elles et leurs idiomes des autres groupes linguistiques, tels que le groupe des langues autrichiennes ou habsbourgiques, aussi bien que des groupes espérantiste, helvétique, monégasque, suisse, andorrien, basque, pelote, aussi bien encore que des groupes diplomatique et technique – ce qui les distingue, dis-je, c'est leur ressemblance frappante qui fait qu'on a bien du mal à les distinguer l'une de l'autre – je parle des langues néo-espagnoles entre elles, que l'on arrive à distinguer, cependant, grâce à leurs caractères distinctifs, preuves absolument indiscutables de l'extraordinaire ressemblance, qui rend indiscutable leur communauté d'origine, et qui, en même temps, les différencie profondément – par le maintien des traits distinctifs dont je viens de parler ».

La géographie roumaine est aussi tourmentée que l'histoire. D'orientation nord-sud, comme la Moldavie, les Carpates orientales s'infléchissent vers l'ouest pour former une barrière au nord de la Valachie. Carpates orientales et méridionales encadrent la Transylvanie comme une forteresse naturelle, âprement disputée au cours des siècles. En parallèle aux Carpates, le Prut coule du nord vers le sud,

Extrait de la publication

le Danube de l'ouest vers l'est. Le Prut rejoint le Danube avant que celui-ci ne se jette dans la mer Noire en un vaste delta qui occupe le nord de la Dobroudja.

Initialement réduite aux deux seules principautés, la Roumanie de 1859 reste, en outre, sous la suzeraineté théorique de l'Empire ottoman pendant encore deux décennies. En 1880, la Roumanie obtient la reconnaissance internationale de sa pleine souveraineté, à la suite de la défaite de la Turquie dans le conflit qui l'oppose à la Russie en 1877-1878. La Doubroudja du Nord lui est attribuée. La contribution de la Roumanie aux opérations aura consisté à laisser passer les troupes russes sur son territoire. Son intervention dans la seconde guerre balkanique, aux côtés des Serbes, des Grecs et des Ottomans, contre les Bulgares, lui vaut en 1913 la Dobroudja du Sud.

Depuis 1883, la Roumanie fait partie du système d'alliance qui lie l'Allemagne à l'Autriche-Hongrie (Triplice). Le colonel Cuza ayant été destitué en 1866, il a été remplacé par le prince Charles de Hohenzollern-Sigmaringen. Avec un grand savoir-faire politique, Carol Ier règne sur la Roumanie jusqu'à sa mort le 10 octobre 1914. Si ses sympathies personnelles l'entraînent vers les empires centraux, son gouvernement est beaucoup plus partagé.

En fin de compte, et bien qu'il y ait un clan favorable à la Triplice, c'est le courant adverse qui l'emporte. La disparition de Carol Ier, l'arrivée sur le trône de son neveu, Ferdinand, sensible aux sympathies de l'opinion majoritaire, la francophilie des élites roumaines, l'espoir de récupérer la Transylvanie, font qu'en août 1916, la Roumanie se range aux côtés de la France et de la Grande-Bretagne.

Aussitôt l'armée roumaine pénètre avec succès en Transylvanie, occupe un tiers de la province, mais se trouve bientôt aux prises avec une puissante contre-offensive austro-allemande qui aboutit à l'entrée du général Mackensen, le 6 décembre 1916, à Bucarest. En janvier 1917, le front se stabilise en Moldavie. Mais l'armistice germano-russe du 15 décembre 1917 qui prive la Roumanie de son allié dans la guerre, oblige le cabinet roumain à ouvrir des pourparlers. Un gouvernement favorable aux Allemands est installé à Bucarest en février 1918, sous la direction d'Alexandru Marghiloman. Ce gouvernement conclut en mai 1918 une paix qui soumet la Roumanie au contrôle germano-autrichien. Ratifié par la Chambre le 28 juin, cet accord se heurte au veto du roi. Dans la deuxième moitié de 1918, le sort des armes se retourne. L'armée roumaine fait un retour en Transylvanie en novembre 1918. Ainsi la Roumanie lors des traités de paix se trouve à nouveau dans le camp des vainqueurs.

Extrait de la publication

Filiations

C'est dans la Petite Roumanie d'avant 1914 que paraît Eugène Ionesco, le 26 novembre 1909. Ses origines ont été étudiées en Roumanie, notamment par le généalogiste Mihai Sorin Radulescu. Eugène Ionesco est le premier enfant de l'union d'Eugen N. Ionescu et de Marie-Thérèse Ipcar. Le père, né en 1881, à Iasi, capitale de la Moldavie, est le fils de Sophie Popescu et de Nicolas Ionescu. Étudiant à Bucarest, puis professeur de dessin industriel à Iasi, Nicolas Ionescu retournera à Bucarest pour y exercer les fonctions de sous-directeur d'une école d'arts et métiers.

Peut-être originaire de Galicie, sous souveraineté austro-hongroise, la famille maternelle paraît avoir des liens très forts avec la France.

La mère de Marie-Thérèse Ipcar se nomme Aneta Ioanid. Elle est née en 1863. Orpheline de père en 1866, elle est élevée dans la famille Abramovici où sa mère, Areta Ioanid, est employée en qualité de servante ou de gouvernante. Areta Ioanid, arrière-grand-mère de Ionesco, a épousé Mihai Ioanid, tous deux de nationalité roumaine, d'origine grecque et de religion orthodoxe. À l'âge de douze ans, Aneta, grand-mère maternelle de Ionesco, est placée à son tour dans une autre famille, la famille Ipcar. Anna Ipcar, veuve de Jean-Sébastien Ipcar, a un fils, Jean Ipcar, qui épouse Aneta lorsque celle-ci atteint l'âge de seize ans.

Jean Ipcar est de religion luthérienne. Aneta adhère au luthéranisme de son mari. Lorsqu'elle mourra, le 7 février 1933, à la Maison protestante des vieillards de Nanterre, le service religieux sera célébré, le 9 février, par un pasteur de l'Église réformée évangélique de France ainsi que l'indique l'extrait du registre des enterrements de cette église. Si sa fille, Marie-Thérèse Ipcar, mère d'Eugène Ionesco, a la nationalité française à la naissance, elle le doit à Jean Ipcar. Jean Ipcar, ingénieur électricien de formation, aurait travaillé à la Société des chemins de fer roumains. Ionesco est donc roumain par son père, Eugen Ionescu, et il est d'ascendance française par sa mère, Marie-Thérèse Ipcar. Aneta Ipcar a eu douze enfants. Les implantations que l'on connaît à quelques-uns d'entre eux confirment bien le lien avec la France : cabinets dentaires de Sabine à Paris, exercice du métier d'électricien par Ulysse en Normandie, qualité d'ancien combattant de Verdun d'Armand, direction d'une centrale électrique par Émile, l'aîné, à Tunis. Mais le lien avec la Roumanie demeure : Émile Ipcar, oncle de Ionesco, est aussi consul de Roumanie dans le protectorat français de Tunisie. Que Jean Ipcar soit mort à Paris en 1924 et Aneta

Extrait de la publication

Ouvrages du même auteur (suite)

Dans l'intimité des grands hommes (1987).
Ultra contre Enigma (1989).
Fatrasie fiscale : publication en 1992 dans la *Revue administrative* ; création sur France Culture en 1994 ; réalisation : C. Guerre avec P. Maillet et F. Personne.
Adieu vive clarté de nos étés trop courts, 1992.
Le C.V. : création sur France Culture en 1995 ; réalisation : E. Frémy avec F. Cottençon, B. Devoldère, B. Agenin.
Corneille et Richelieu ou la Querelle des maîtres : création en 2000 sur France Culture ; réalisation : A. Lemaître avec B. Agenin, S. Bergé, M.H. Boisse, J.G. Nordmann.
Éloge du stop : création sur France Inter en 2001 ; réalisation : M. Sidoroff avec S. Broustal, N. Boutefeu, M. Bompoil et O. Peigne ; production : P. Liegibel.
Le Temps d'une consultation : création en 2004 sur France Inter ; réalisation : C. Lemire avec M. Robin, L. Mercier, E. Margoni, Th. de Montalembert ; production : P. Liegibel.
Roméo et Juliette, *cinquante ans après*, 2002.
Un homme dans sa tombe, 2004.
Les œuvres dramatiques, publiées en cinq volumes, sont disponibles aux éditions du Cerf. Le tome I a été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L01RLKN000210N001
Dépôt légal : janvier 2009

Extrait de la publication